

Année 1994

Hôtel de ma galaxie

J'aimerais si tu le veux,
Porter ton corps et ton cœur qui me porte vers cet encore,
A l'hôtel des étoiles, dans ces cieux,
Là bas, dans mon lointain amour,

Où vivent toutes celles là possibles, toutes celles que l'homme adore,
L'espérance aux doux rivages des jours,
Ces berges qui viennent comme les violents désirs,
Je veux avec toi, o mon Elda, ma lumière matinale,

Lointaine étoile, moins, si tu le veux bien,
Que te porter ce message, sur Acturus,
Ou la constellation du chien,
Là où vivent les étoiles bleues-matins,

Et moi qui t'aime, t'aimais et t'aimerai, nue et sculpturale,
Je serai ce messager dans tes cieux,
Pour ce sourire, ma lune est dans le noir d'un amoureux,
Pour aller décrocher la lune,

Cela m'est facile, moi ton pierrot,
Moi ton Bruno, moi l'arlequin des bons mots,
Mon cœur est blessé par les amours badauds,
O mon pur désir ! O ma galaxie !

Les toujours trop inégaux,
Je te désire si fort et je te désire encore, ce matin et ce jour,
Elda ! Je t'aime comme le cosmonaute de tes ciels,

Tu es maintenant à des années de lumière,
Essence, démon et miel,
Moi je crois et te dis que j'irais plus vite,
Que les mots les plus démentiels,

Éros et héros dans tes cieux,
Et moi je veux pour ce jeu,
Être aussi cet amant,
Si tu me veux et si tu le veux,

Pour la joie d'un enfant,
Un enfant étoilé, cela sera merveilleux,
Dont j'espère la vie dès cet instant,
Je te veux te monter vers cet autel,

Ou l'hôtel des passes pour mon aveu,
Pour mieux jouer et à deux, jouons charnel,
Nos deux corps et nos deux cœurs dans ces jeux,
Comme la belle martingale, ma raison,

Et tes flammes matricielles,
Te vouloir pour mieux te re-savoir,
Cet infini dans tes grands yeux,

Ce désir encore pour être sur de te revoir,
Comme puissance, le sexe
Est toujours mon plaisir très précieux,

Je te laisse pour la présence d'un soir,
Toi ! Cette étoile unique,
Dans la galaxie de mes rêves amoureux,

Bruno Quinchez Morsang sur orge 1994

La chute du mouchoir

Où donc, ai-je laissé choir, ce fichu mouchoir ?
L'aurais-je laissé caché dans le fond du tiroir ?
Où est-il alors ? Dans ce costume ou ce pochoir ?
L'aurais-je oublié dans la pile blanche ou le dressoir ?

Ah oui ! !Je sais où il a chu, ce mystérieux tire-larmes !
Il est maintenant juché, perché dans l'espace menu,
Entre tes deux repositoires, ces seins en poires sous le tissu !
Entre tes belles miches blanches, tes enjôleurs de dame,

Mais je crois qu'il est tombé plus bas entre tes mèches,
Oui, je crois qu'il sied de dire qu'il a chu, o biche qui aguiche,
Je l'y ai laissé choir, pour apercevoir tes dinatoires blanches,
Deux doux pâmoir sous la moire de soie noire, un désir de mioche,

Je te l'avoue maintenant, je l'y ai laissé choir, ce guignoir entre tes seins,
Pour mieux te faire savoir, que j'eusse aimé y échoir, comme un larcin,
Pour y boire de ma bouche à tes aguichoirs, ces accroches-bonheurs,
Pour ton bien et y pétrir ces deux pains et pour y nicher mon cœur,

Il est vrai, ma biche que tes dortoirs à mioches m'entichent,
Et que j'aimerais, si tu le voulais, les ballocher et les chamailler,
Pour m'y abreuver et alors y pécher ces douces mames qui tristes, se penchent,
Petite, quittez ce miroir ! Sortez donc ce mouchoir, pour vous démaquiller,

Venez, chère amie ! Il convient que je vous sèche,
Il ne sied pas d'amoher ce teint de pêche,
Sortez-moi donc ce fichu mouchoir et séchez-moi ces joues !
Avec ce fichu mouchoir de soie qui a chu sur vous !

Bruno Quinchez Morsang sur orge 1994

Pseudo quatrain classique (pseudo classique)
Le vers du poète, et la vertu de la poésie,

Pour te dire, poésie fleurie, ma geste,
Proclame ta beauté nue et si bien faite,
Ce vers droit, réclame ton léger malaise,
Venez ! O pure vertu que je vous baise !

Nota-bene. Il n'est pas dit comment !

Bruno Quinchez (Morsang sur orge février 94)

Reconnaissance

Rimez joies ! Muse, je loue ta reconnaissance !
Efforts bruts déjà permis par cette bienséance,
Charmante muse ! Me pardonnes-tu mon ardeur ?
Offrandes pour toi, mon cœur, mon jaloux brailleur,

Nostalgie des poètes, lois magnifiques,
Nuances des airs et mélodies antiques,
Affleurants telles les jolies fleurs du bonheur,
Ignorant ton icône et ta douce chaleur,

Sûrs espoirs tes sourires, doux et soyeux,
Saluts des songes, brèves amours et chant joyeux,
Amours nues, reflets des poèmes profonds

Nuits ! O secrets ! Tous les haruspices sans fonds,
Calment mes petits matins et mes babils féconds,
Établissant tes lois pour tous, ô lits soyeux !

Bruno Quinchez (Morsang sur orge mars 1994 concours l'oiseau lyre)

Partages (message pour des enfants)

Bien sur ! Comme tous vous rêvez de mille bonnes choses,
Vous rêvez d'un grand amour d'argent ou des roses,
Vous aimeriez sans doute partager ce pain de l'amitié,
Mais vous pleurez de vous voir exclus de notre société,

Vous aimeriez avoir ce travail comme ce droit du temps,
Vous aimeriez que pour vous tous durent les printemps,
Vous aimeriez que les désirs et les rêves se réalisent,
Vous aimeriez consommer le sexe et ils le diabolisent,

Vous ! Jeunes à qui ce monde de demain est la vie d'adulte,
Vous ces révoltés que jamais vos pères ne consultent,
Mais le Premier ministre a dit en ce jour, sans malice,
Les temps sont durs tous doivent faire un sacrifice,

Pour moi tout d'abord ! Je me veux partager ce petit poème,
Vous avez cru dans l'efficacité de l'argent, votre théorème,
Vous êtes plus solidaires que vos pères, peut être c'est à voir,
Vous avez acquis une immense culture, un grand et inutile savoir,

Je veux partager le pain de l'amitié avec votre jeunesse,
Après tous vos rêves de puissance, vous avez besoin de tendresse,
Je le sais ! Facile à dire... oui ! Partagez vos rêves et vos espoirs,
Pour aimer ce jour triste... pénibles rêves des petits soirs,

Il y a déjà vingt ans... nous rêvions aussi de reconnaissance,
Mais la politique et l'argent vont très mal ensemble,
Pour vous ! Je dis : cassez les pieds des responsables !
Mais gardez en vous la jeunesse, votre seule puissance,

(écrit en mars 1994 affaire du C.I.P.)

Bruno Quinchez (Morsang sur orge mars 1994)

Les États du cœur par un temps d'avril

Une pluie, si fine, tombe sur les arbres encore nus,
Le tiède soleil du mois d'avril réchauffe nos cœurs,
Le temps est beau nous sommes de nouveau, pleins d'ardeurs,
Les nuages et le vent me parlent de cette belle inconnue,

Cette belle qui vient avec la figure couverte de fleurs,
Pour mieux cacher sa douceur et parler du bonheur,
Je sais, je vais revoir la couleur et la lumière des étoiles,
Qui me parleront d'un regard, que l'amour me dévoile,

Ce temps est plus doux ! Peux-tu me dire : te souviens-tu ?
Les lueurs sombres des jours passés, les jours d'avant,
Ou les chagrins de l'hiver, tu me promis ta vertu,
Pour un toujours et que je reste ton lumineux amant,

Allons cueillir nos fruits mûrs, de notre bel amour,
Gravons le sur ces arbres dont la sève éclate les bourgeons,
Comme nos deux cœurs, sont ces nouveaux surgeons,
Ma belle, mon cœur et mon âme te souhaitent ces beaux jours,

Bruno Quinchez Morsang sur orge avril 1994

Poème pour une belle aux yeux pervenche

Mes idéaux sont si beaux, je ne les crois, faux,
Comme le crient les corbeaux, sur les stèles des tombeaux,
Mes pleurs d'ivrogne, sont des cris du désespoir, le soir,
Et sont mes chants d'amour, les vibrants cris de mon espoir,

La belle aux yeux pervenche, pleure, de mes piques cruelles,
Pourtant, moi j'aime ces beaux yeux de poupée de porcelaine,
Mais, sans doute, je la fais souffrir, c'est une grande peine,
Pour des larmes dans la grande mer de ces bleues prunelles,

Orgueil de mâle, orgueil des vieux barbons,
Je vous l'avoue, je le dis, je suis trop con,
J'aimerais lui dire qu'elle est l'unique,
Mais je crois déjà que son cœur panique,

Mon grand cœur d'artichaut, de poète aux milliards de rêves,
Je veux bien lui dire ne pleure pas ma belle, ma rime brève,
Tu te crois abandonnée, moi aussi, j'ai perdu, une adorée,

Une fleur d'autre fois, celle la qui me rendit fou d'amour
un manque que j'ai abhorré,
Le dicton dit, un ou une de perdu, cela n'est, jamais vrai,
Le corps a ses raisons et l'amour en fait toujours les frais,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge mars 1994)

Saluts de l'oiseau

J'aimerais voleter au congrès des trente-six veilleurs de nuits,
Pour vous y chanter cet avenir qui est mon présent,
Et le sourire du temps qui fuit et pour y conter mes secondes,
Des amours dans notre vie, pour vous compter les fleurs,

Pour celles que l'on nomme et veut comme amie,
Je veux comme un bedeau tirer les cordes des angélus souterrains,
Et marcher comme un poète, parmi tous ces sourires humains,

Je veux à tous ces vieillards bien vivants
dire ma joie et les nouveaux matins,
Comme Pinocchio, faire le pitre et rester l'esternel gamin.
Quant aux mille prophètes des temps anciens,

Je veux les remercier en leur donnant le salut du chien,
Qui bat de sa queue tellement heureux de ce presque rien,
Quant à Satan et Lucifer les anges qui ont été déchu,

Je leurs dis aussi : seuls et sans désirs, nous n'aurions rien osé,
Ainsi je vous remercie et je dis aussi merci encore au père éternel,
Roi de notre paradis dans l'infini

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 15 avril 1994)

Ils étaient des fois en Yougoslavie, 1945...1990

Il était une fois, dans un tout petit pays,
La petite Yougoslavie,
Une mosaïque de peuples, si différents
De gens forcés par l'histoire
De vivre avec ses voisins,
De vivre entre eux,

Il y avait, des serbes, des bosniaques,
Des croates, des monténégrins, etc.
Tous des affreux que Tito avait uni de force,
Sous la même bannière,

Les affreux catholiques d'Anton Pavelic,
Les affreux orthodoxes de l'infâme Milosevic,
Les affreux musulmans,
entre toutes ces frontières incertaines,

Nul ne savait pourquoi
Ils sont serbes, bosniaques
Ou un tout petit peu croate ?
Ou pourquoi ne seraient-ils pas
Des hommes de bonne volonté ?

Et tous ces affreux se haïssaient
Avec la force et la certitude de la foi,
Pour la couleur bleue
Dans le songe de leurs yeux,
Pour le dieu unique ou pour le dieu trinitaire,
Pour la possession historique de la terre,

Tous ils se haïssaient
Avec la certitude de la mémoire,
Ils haïssaient l'autre
Qui dormait dans la maison d'à-côté,
Ils haïssaient leurs pères

Et ils haïssaient leur mères,
Ils haïssaient leurs enfants
Ils haïssaient leur héritage,
Ils haïssaient cette terre
Qu'ils labouraient avant,

Car ils voulaient tout
Pour eux seuls la terre
De leurs parents et le ciel de leur dieu,

Ils voulaient être aussi
Les détenteurs de la seule et sublime vérité,
Car ils croyaient être les meilleurs
Et ainsi choisis entre tous,

Et tous étaient des imbéciles
Car ils oubliaient d'aimer,
Ils oubliaient ce prochain,
Ils oubliaient d'accueillir cet étranger,

Comme les messagers de leur dieu,
Leurs avaient prescrit, autres fois,
Dans la Thora des juifs,
Dans l'évangile de chrétiens,
Qu'ils soient orthodoxes ou catholiques,
Et dans le coran des musulmans,

Et ils se haïssaient pour avoir oublié d'aimer,
Ils se haïssaient pour avoir toujours raison
Et dieu les punit tous
Par la guerre terrible et fratricide,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 18 mai 1994)

**Méli-mélo, amis, âmes, marchands,
Charmeuses, arbres, épées, etc.**

Comme je ne connais pas d'amis, marchands d'arbres,
Je resterais, sans âme, ces charmeuses d'épées,

Comme tu ne connaissais pas d'amis des arbres !
Qui soient marchands, tu resteras sans l'âme des épées charmeuses,

Comme il se pût qu'il ne connût peu d'arbre, amis des marchands,
Il est fort possible, qu'il restât sans épées, âmes des charmeuses,

Comme il est presque sûr, que je ne connaisse pas d'arbres, marchands d'amis,
Il se puisse que je ne reste pas, sans épées, les charmeuses des âmes,

Comme il se pût que tu ne connusses pas des marchands d'amis !
Qui soient des arbres, il serait possible
Que tu restâsses sans les charmeuses, aux âmes d'épées,

Moralité, (voir ci dessous)

Ne connais pas, ces marchands d'arbres, comme amis,
Mais reste, sans charmeuses, ces épées qui ont une âme,

Bruno Quinchez (Fréterive 23 juillet 1994-Morsang sur orge 23 août 1994-mai 1995)

**Poème pour des salauds
De profiteurs du monde du spectacle
(Situationnistes, opportunistes, basta !)**

Vous avez investi de vos rentes
Et vous avez envahi un tout petit monde,
Le tout petit monde des spectacles,
Et avec la servilité des marchands,

Vous nous vendez de la merde parfumée de raisons
Sociale, humanitaire ou même politique,
Allez dire maintenant à tous
Aux ouvriers exploités,

Allez dire ces grands mots,
Aux pauvres cons qui dorment dans la rue,
Allez dire aux chômeurs,
Que le chômage dans notre économie est un mal nécessaire,

Pour qu'il y ait quelques richesses !
Il faut nécessairement des pauvres cons,
Allez dire dès maintenant aux ouvriers,

Que des machines sont toutes prêtes,
Pour produire dix fois plus, pour les remplacer,
Allez dire ! A ces rois qu'ils sont nus,
Allez dire aux jeunes que le R.M.I. c'est l'avenir,

Allez leur dire que les cerveaux sont exportables
Comme n'importe quel filon de ressource,
Allez dire à tous que la lutte des classes
Est cette illusion qui dure que le temps

De toutes les campagnes électorales,
Allez dire à tous que les profits
Sont déjà tous maximalisés,
Allez le dire à Jospin, Chirac, Balladur,

Et tous les menteurs professionnels,
Allez le dire à tous ces présidentiables,
Allez donc le dire avec vos trucs incroyables
De spectacles des ombres... allez ! Je vous hais !

Salauds de profiteurs de la société du spectacle,
Et bouffez votre merde, la merde des fils de pub,
Bouffez la jusqu'à plus faim, tas de repus exotiques,
Bouffez la cette merde ! Salauds de profiteurs du verbe,

Salauds de situationnistes !
Salauds de publicitaires !
Salauds de profilés de carrières,

Je chie cette poésie sur vous,
Le pouvoir est au bout du verbe,
Mon fusil est aussi beau que le vôtre !

Crevez vieux salauds ! Crevez !
Comme les charognes des temps passés,
Qui dorment dans le cimetière de vos idéaux,
Crevez ! Vieux maîtres à dire...

Crevez d'apoplexie ! Et bouffez,
Entre vous ! Bouffez-vous !
Bouffez votre merde !
Bouffez, bouffez, bouffez,
Sinistres clowns médiatiques,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge septembre 1994)

L'automne des poètes (version I)

Ils meurent, souvent à l'automne, le soir,
Les poètes fragiles, mes insaisissables amis.
Ils crèvent d'un sourire ou d'un long désespoir,
Pour un mot, dans la sombre médiocrité d'une vie,

Ils sont, broyés, rejetés, puis balayés par les vents
Fétus légers, tourbillonnants, telle ces feuilles jaunies,
Leurs absences, font, très mal, pendant, très longtemps,
Ces voix restent l'or du moment, le temps des amis,

Quand par malheurs, ils meurent, ils fuient vers le ciel,
Pour conter fleurette aux anges et voir le père éternel,
Loin de notre terre, cet enfer aux tourments, monotones,
Ce sont des poètes, ces immortels fantômes,

Ce sont des personnes exigeantes, ces incroyables bonhommes,
Leurs voix sont toujours là, qui résonnent dans nos magnétophones
Des êtres de la lumière, aux âmes les plus sombres,

De jeunes éphèbes malappris aux rires impertinents,
Des ivrognes, de gais braillards, noyés dans leur brouillard,
Des graciles papillons, de la nuit, brûlés par la lumière,

Et ils meurent d'amours, ils meurent de leurs peines,
Ils meurent, pour, un seul mot,
Et ils crèvent, solitaires et fiers,

*Pour Alain Bornert, ami poète, mort en août 1992,
Pour Léo Ferré, un des poètes que j'aime,
A Nancy Finley, une grande dame, morte trop tôt,*

Bruno Quinchez (Morsang sur orge septembre 1994)

**Crevez, vieux maîtres,
(Épître a Léo Ferré, mort le 13 juillet 1993)**

Ni dieux, ni maîtres, ni Léo, ni toi, ni lois,
Ni avant, ni après, mais la vie, la seule et unique joie,
Tu me fais chier, mon vieux Léo,
Tu me fais chier, tu m'emmerdes,

Tu m'emmerdes, tu m'emmerdes,
Tu m'ennuies Léo ! Des cornards aux rêves idolâtres,
Ceux là, ils t'ont empaillé mon cher !
Dans le grand bazar funèbre des idéaux morts !

Ton enfer, t'es bien mort ! Mon vieux Léo !
Pourtant moi ! Je t'aimais vieil anar ! .
Mais la putain vie est exigeante,
Elle est si forte, pour toi, il est bien tard,

Ma mémoire se rappelle tes diatribes,
Contre les maîtres, contre les puissants,
Je t'aimais, vieil artiste mais pour vivre,
Il faut savoir, faire le deuil des géants,

Ta voix est magnétisée,
Sur mon magnétophone, double-pistes
Et je me souviens de ta voix,
Qui s'est tue,

C'est bien triste, pourtant je l'ai fait, ton deuil,
Tu es ce merveilleux poète, il faudra te le dire,
Et qu'aux autres, je le répète, toi, t'es parti aux loin,
Nous sommes orphelins, tout noirs !

Ton drapeau reste, ta gueule
Qui résonne dans nos mémoires,
Tu fais chier, tu fais chier,
Tu me fais souverainement chier, oh Léo !

Maintenant t'es mort,
Il ne reste que tes os et la voix des corbeaux,
Tu m'emmerdes, tu m'emmerdes
Comme même tu étais un sacré bavard,

Tout doux, tout doux mais il est déjà bien tard,
Ni dieux, ni maîtres, ni Léo, ni lois,
T'es crevé mon vieux,
Je t'aimais toi, ta peur et tes joies,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 20 septembre 1994)

Un songe et des étoiles frileuses,

A combien d'années-lumière
sont-elle les licornes aux tendres yeux ?
Pour combien d'hommes vivants
ce grand rêve est-il promis ?
A combien d'innombrables vies,
notre terre est-elle encore permise ?
Dans combien de temps,
verrons-nous les fleurs des étoiles ?

Dans nos rêves, ces soirs couchants,
coexistent les cauchemars puissants,
Des pauvres licornes songeuses
et la peur, les fait trembler,
Moi, petit homme comme j'aimerais parler
à ces cavales de tous nos inconnus,
Ou aux sirènes des cieux, d'Altaïr
ou à ces terrifiants dragons d'Orion,

Mais les verrons-nous, toutes ces chimères ?
Tous ces nouveaux amis dans l'immense ciel,
Mais les aimerons-nous ? Nous l'homme ! .
Nous maîtres des arbres et des bêtes,

Nous les destructeurs, prédateurs insatisfaits,
La terre est promise à des artisans de la paix,
Ce futur est pour nous, les fils de la terre,
Mais la vie lointaine est encore ce mystère,

Et la lune avance comme un diadème,
Devant la face des cieux, les rutilants martiens,
Nos voisins, auront-ils peur de nos rêves ? ? ?
Mère, toi, ma bonne vieille terre,

Penses-tu qu'ils aimeront ce poème ? ? ?
Le cœur de notre mère atomique,
Bat encore, pour les enfants des hommes,
Mon chat qui rêve, rêve des immenses,

Globicéphales bleus, et les oiseaux crèvent,
Et nos heures passent, notre temps est encore à bâtir,
L'avenir est pour demain, cet avenir tout-ou-rien,
C'est le présent, le toujours ou le jamais,

Pourrons-nous longuement parler ?
A nos étranges voisins ?
Verrons-nous les blanches licornes ?
Aux yeux rêveurs et sans fonds ?

Bruno Quinchez (Morsang sur orge octobre 1994)

Préceptes, sentences et détournements

Tout condamne à mort aura la tête tranchée,
Doux cons donnés, alors au raz, la tête franche est,

Fumer provoque des maladies graves
Rimer provoque des mals-à-dire suaves,

L'abus d'alcool nuit gravement a la santé
La vue d'alcôve luit crânement. Ah ! La santé !!

Il est dangereux de se pencher au dehors
Il est doucereux de se pencher, o désirs !

Mouche ton nez, il coule,
Douche ton néné, il moule,

La loi est dure, mais, c'est la loi !
Le foie épure, mais c'est le foie !

L'argent ne fait pas le bonheur,
La régente ne fait pas la bonne heure,

Rien ne sert de courir, il faut partir à point,
Rien ne sert de sourire, il faut farcir à moins,

Un tien tenu, vaut mieux que deux tu l'auras,
Un bienvenu vaut mieux que vœux, tu feras,

Abondance de biens ne nuit pas,
Abondance de riens ne luit pas,

A chacun son métier, et les vaches seront bien gardées,
A chacun son rentier, et les riches seront bien gâtés,

Après la pluie, le beau temps,
Après l'ennui, le beau plan,

Aux royaumes des aveugles, les borgnes sont rois
Aux royaumes des rectangles, les bornes sont lois,

Ce qui est dit, est dit,
Ce qui est lits, est vie,

Chat échaudé, craint l'eau froide,
Chatte échaudée, craint le beau froid,

Chiens qui aboient ne mordent pas,
Nietzschéens qui apitoient ne démodent pas,

A la chandeleur l'hiver passe ou perd sa vigueur,
A la chambre des lords, les verts passent. Où pairs? That whigs hours!

A la sainte madeleine, les noisettes sont pleines,
Ah ! La plainte, bas de l'aine, les nuisettes sont vaines
A l'enceinte pas de veine, les nuits dettes sont pleines

Bruno Quinchez Morsang sur orge novembre 1994

Joie de vivre malgré tout

C'est cette douce saveur que longuement je respire,
C'est encore cette faveur qu'ardemment je désire,
C'est comme un sel essentiel que j'aime,
C'est comme une gemme que j'espère comme un ciel,

Je suis en vie et c'est la loi des bonheurs,
C'est cette joie dans mon cœur et je suis loin des éclairs,
De leurs guerres, loin des honneurs des champs d'horreurs,
Loin de ces bruits de Bosnie, loin des caveaux de Sarajevo,

Quand ce droit pour survivre, n'est qu'une manœuvre,
Une couleuvre comme la première blessure qui se rouvre,
Quand la joie de s'aimer devient trop amère,
Pour le Sniper qui se cache pour décimer,

Pour la démocratie dans la petite terre de Bosnie,
Les casques bleus sont meurtris et sont mal accueillis,
Pour cette paix en Yougoslavie les démocraties ouvrent leur boucherie
Et font des prix pour les rations de survie,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge décembre 1994 réécrit de «vie »)

Les fantômes, les souvenirs et les odeurs

La bonne odeur du pain qu'a pétri la main du boulanger,
L'odeur du café que l'on a versé dans la tasse aux petits matins,
Le goût sucré de la mie de pain, longuement mastiquée,
Le goût de noisette et le goût du beurre frais,
La blancheur du yaourt dans la cuillère que l'on avale,
L'odeur âcre de l'ozone, dans les petits matins de l'hiver,

Le souvenir encore tiède du lit défait,
L'odeur de cette femme que j'aime,
L'odeur de l'homme,
Une odeur de cul, l'odeur du sexe et du phallus,
Après cette intense jouissance,
Le goût de sa salive dans ma bouche,
Ses seins que j'ai pétris, ballochés, et chamaillés,
Mon sexe, durci par l'envie, de recommencer encore, et encore,
L'odeur, encore chaude du plaisir partagé,
Les draps froissés par le mouvement chaotique de la passion,

Le souvenir ensoleillé d'un bel et bon été,
L'odeur de l'herbe, dans la campagne brûlante,
L'odeur du foin fraîche ment coupé et la senteur des fleurs,
Et l'odeur des foin séchés dans la grange où nous nous cachions,
L'odeur des arbres, par cette lumineuse journée,
L'odeur insistante du magnolia, dans le jardin des souvenirs,
L'odeur de la terre humide par les soirs d'orages,
L'odeur des roses durant le temps d'un début d'automne,

L'odeur de l'automne, cette odeur de feuilles mortes qui se décomposent,
L'odeur de la mort, cette odeur de novembre,
L'odeur du premier et du onze novembre,
Une odeur de charogne, une odeur d'encens brûlé,
L'odeur de la tranchée, l'odeur de la messe de souvenir des morts,
L'odeur des poilus, tous ceux qui puent ensembles, et pour toujours,
Ce mélange d'odeurs de pieds, de sueurs, et de terreur froide,
L'odeur de la merde, dans la boue de la tranchée,
L'odeur de tous ceux qui chient, dans leurs culottes,
L'odeur des gaz, de la poudre, des morts qui pourrissent,
Cette odeur, celle de la chair martyre, de la chair à canons,
L'odeur affreuse de la souffrance,

L'odeur des femmes,
Dans la maison close, cette odeur de moisissures,
L'odeur de toutes ces femmes qui se fanent,
L'odeur des mères maquereilles,
L'odeur d'un parfum de quatre sous,
L'odeur des huîtres, celles que consomment les clients,
L'odeur de la même crevette, l'odeur de la servitude,
L'odeur de la lassitude, l'odeur des solitudes,
Odeurs de pisse et des parfums éventés,
L'odeur des putains qui s'étiolent,

L'odeur des enfants, une odeur sucrée de barbe à papa,
Le goût des caramels mous qui collent aux dents,
L'odeur des pétards, qui explosent dans la bouse de vache,
L'odeur des feux de Bengale, l'odeur du bal du quatorze juillet,
L'odeur des premières cigarettes, celles qui font tousser,
Cette odeur de tabac brûlé qui nous fait oublier toutes les bonnes odeurs,

L'odeur merveilleuse du premier désir,
Le goût et l'odeur du premier baiser, que l'on ose donner,
L'odeur évanescence des premiers matins de notre enfance,
L'odeur de la confiture, qui cuit dans les marmites,
Toutes ces odeurs, celles qui fondent notre enfance,

L'odeur du nazi ? Je ne sais pas !
Je ne saurais peut être jamais ! ?
Je n'ai jamais su si le nazisme était ce fantasme !
Le fantasme d'absence des odeurs,
Le fantasme et la saveur de l'idée de l'idéal,
L'odeur du wagon où les humains sont entassés,
L'odeur de la nuit et du brouillard,
L'odeur des camps,
L'odeur incantatoire de ce nègre qui a peur,
L'odeur jalouse de ces juifs que les nazis haïssent,
Ces odeurs si particulières que respirent les nez aryens,
L'odeur de la collaboration, celle des bons pères de familles,

L'odeur de ces fantasmes
L'odeur de l'horreur et l'odeur des honneurs,
L'odeur des pieds, odeurs de poètes,
L'odeur de tous les hommes libres, et vivants,
L'odeur de ces humains, tellement humains,
L'odeur florissante des printemps,
Les effluves des fleurs, qui nous étourdissent et nous émoustillent,
L'odeur de la joie, et de la liberté de s'aimer,

L'odeur et la permanence de la femme,
L'odeur des enfants à naître,
L'odeur, le goût et le charme de nos vies,
Oui, la vie possède une odeur,
Et vivre n'est pas un fantôme,

Quelle est l'odeur de la télévision ?
Rien ! Néants, ce qui est pire que la mort!
La télé n'a pas d'odeurs donc la télé n'existe pas !
L'odeur des souterrains, le métro dans la capitale,
Un parfum de synthèse pour masquer l'odeur des humains, les S.D.F..
Une odeur de pieds et de crasse, d'hommes bien humains,
L'odeur de la mort, et l'odeur des gens biens vivants,

Le goût du terroir, le sang de la terre,
L'odeur du sang impur, que verse le citoyen de France,
L'odeur terrible de la souffrance,
L'odeur triste de la guerre, et l'odeur de la pureté,
L'odeur de la pureté ethnique,
Une odeur de poudre et de napalm,
Le goût de cet alcool fort,
Le goût de gin, le goût de vodka, le goût de l'eau douce,
Le goût des pommes de terre, sans le feu,

L'odeur de l'essence absente, un goût du vide,
L'odeur de gas-oil, et le bruit des blindés,
L'odeur de la sueur, l'honneur de soi-même et la peur de l'autre,
L'odeur des souvenirs, l'odeur des fleurs,
L'odeur de la femme bosniaque, et l'odeur de cet enfant serbe,
L'odeur de l'hiver, l'odeur de l'ozone, l'odeur du vide,
Et toujours, l'odeur de la vie, l'odeur de la femme humée,
L'odeur des petites filles, l'odeur et la peur de l'homme
Que l'on égorge aux noms de dieu,
L'odeur et le goût du sang, les odeurs de la vie,

Non ! Je le dis, je le crois,
Nos vies ne sont pas des fantômes,
Non, la vie n'est pas un opéra ! La vie n'est pas un concept,
Ou une belle et vaine abstraction lyrique,

L'odeur de ses saints qui sont morts dans l'amour de dieu,
L'odeur des seins tétés dans nos tendres enfances,
L'odeur de toutes ses bonnes choses que l'on ne peut oublier,
L'odeur du pain que l'on rompt en commun,

Le goût des vins forts, et l'ivresse des alcools,
L'alcool pur qui vous désintègre,
Les odeurs aimées, et l'odeur inodore,

Le nez de la belle Cléopâtre,
Et les senteurs fortes de l'orient,
L'odeur puissante de Jules César,
Et la puissance de la femme,

L'odeur des fantômes,
Et l'odeur jamais oubliée des souvenirs.
L'ardeur de la vie et l'ardeur du passé

Cinquième mouture de ce poème retravaillé quatre fois les 4,5,10 et 11 décembre 1994